

## Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer à l'Oratoire du Louvre 19 février 2023

Évangile de Luc chapitre 14, versets 25 à 33 : Un enseignement outrancier ?

Amis, frères et sœurs,

Un instant, imaginons la situation. Jésus marche, et une foule immense le suit. Pourquoi est-elle en train de le suivre ? Esquissons quelques bribes de réponses :

Pour être témoin de ses miracles, et en être émerveillé, épaté ? Un besoin de fascination ?

Pour l'écouter, et être conforté, besoin d'être tranquilisé ?

Ou tout simplement, pour être près de lui, juste pour être bien, comme une sorte de cocooning ?

Pour le voir, mais aussi pour être regardé par lui, l'observer, l'examiner, et peut-être...être remarqué ? On ne sait jamais....

Pour parler avec lui, le voir guérir les autres, et peut-être, être guéri aussi ?

Et si c'était seulement pour l'entendre enseigner et se sentir grandi, édifié, être nourri par ses paroles ? Car dans le monde bouleversé de cette époque, chacun a besoin de quelque chose qui fasse espérer, chacun a besoin de croire en quelqu'un de charismatique, en quelqu'un qui donne confiance. Et Jésus donne confiance. Il semble être aussi un leader plausible sur le plan politique.

Mais voilà que Jésus se retourne. Il arrête le mouvement de la foule. Il freine son élan. Chacun est suspendu à ses lèvres. Que va-t-il dire ?

« Si quelqu'un vient à moi, et qu'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ».

Et là, douche froide ! Une telle phrase, ça remet tout le monde en place. Ou au contraire, ça déstabilise tout le monde ! La foule entend une de ces paroles dont Jésus a le secret. Comment raisonnablement demander une chose pareille ? C'est impossible, c'est irrecevable !

Vraiment Jésus met la barre trop haute ! Il sait bien que nous avons un conjoint que nous aimons, avec qui nous avons la joie de faire notre vie, nous avons des enfants à élever, un vieux parent à soigner, une entreprise et des ouvriers à faire travailler, ou un champ à cultiver... Comment peut-on haïr tout ce qui fait notre vie ? Et puis si on le prend au pied de la lettre, est-ce que cela ne serait pas une attitude sectaire ? Se couper des autres pour n'être qu'avec lui ? Jésus n'est-il pas alors une sorte de gourou ? Ne serait-il pas en train de se radicaliser et par conséquent, de radicaliser les autres, ceux qui sont en train de l'écouter ? Cette phrase est là pour tester notre résistance ! Jusqu'à quel point peut-on un enseignement de la sorte ?

En fait, Jésus ne méprise rien, ni personne. Mais il veut faire comprendre qu'on ne peut le suivre à la légère. Il ne faut pas se tromper sur lui, Jésus n'est pas la recette miracle à tous nos maux de civilisation, il n'est pas le bouche trou de nos solitudes, il n'est pas non plus le garant d'une vie où les échecs et les épreuves seraient absentes....

C'est vraiment le mot « haïr », qui est employé, « miseo » qui a donné des mots comme misogynie, la

haine ou le mépris des femmes, misandrie, opposé à la misandrie, la haine ou le mépris des hommes, à ne pas confondre avec misanthropie, la haine ou le mépris du genre humain, misologie, la haine ou le mépris de la raison dont il est question dans la dernière feuille rose de l'Oratoire. Mais ce mot peut aussi se traduire par « préférer à » comme le fait la Traduction Œcuménique de la Bible. Et dans ce cas, on comprend mieux que Jésus veuille être préféré à tout, à toute attache affective, à tout bien matériel et même à soi-même, surtout si quelque chose de cet ordre devient un obstacle pour le Royaume de Dieu, c'est à dire un obstacle à notre relation avec lui, à sa présence dans nos vies. Parce que la haine, on ne le sait que trop, est un mal être, un mal vivre, d'une certaine façon, c'est le contraire de l'Évangile. Et puis, on imagine mal un Jésus gourou, imposant à ses adeptes une totale dépendance, le sacrifice extrême de sa liberté dans une telle aliénation mortifère à sa personne. S'il n'y a plus de choix, alors il n'y a plus de liberté ! Pourquoi alors une telle radicalité dans son discours ?

Jésus est en route vers Jérusalem où il fera le don de sa vie. On pourrait dire qu'il va, en quelque sorte, « haïr » sa vie, par amour. Son enseignement paraît ici exagéré, outrancier même, peut-être pour mieux faire passer le contraire. Si Jésus était un gourou, alors, il mettrait Jérusalem, il aurait de l'emprise sur le peuple, et le moment, il manipulerait la foule pour qu'elle meure à sa place. Et lui aurait la vie sauve. Le moment venu, Jésus ne se dérobera pas. Il ne préférera pas sa vie à la vie des siens. Comme l'écrira plus tard l'évangéliste Jean : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Jean 15:13) ... Il la donne pour nous, nous qui, aujourd'hui, comme hier, essayons de le suivre, tant bien que mal, sans bien comprendre l'enjeu, la portée d'un tel amour.

La question principale que Jésus pose c'est de bien savoir vers quoi, ou vers qui, est orientée notre vie ? Cette question concerne notre engagement, en particulier dans la pratique religieuse. Être disciple au temps de Jésus, être croyant, quelle que soit sa religion, est-ce avoir une religion bien organisée ? Est-ce que c'est bien faire tout comme il faut, pour ne rien avoir à se reprocher ? Est-ce ne manquer aucune fête carillonnée, ou aller à une célébration, régulièrement ou occasionnellement ? Pratiquer pour être en règle ? Mais en règle avec qui ? Avec Dieu ? Mais, alors, de quel Dieu parlons-nous ? Quel Dieu sommes-nous en train de nous représenter ? De quel Dieu sommes-nous en train de témoigner ?

L'Évangile dont nous nous réclamons pose bien plus de questions qu'il ne propose de réponses. Parce que toutes ces questions sont complexes et que les réponses que l'on pourra donner font appel à la responsabilité et au discernement.

Jésus demande aux personnes qui sont avec lui, enracinés dans le judaïsme de leurs pères, dans une religion bien ritualisée, à changer d'orientation,

d'élargir leur point de vue, à reconsidérer l'éducation qu'elles ont reçue. Tout au long de son enseignement, Jésus propose une nouvelle dimension de Dieu, qui inclut la dimension du prochain, dans une égalité et une réciprocité jusque-là pas encore vécue. L'esclave va avoir une position égale au maître. La femme une position égale à l'homme. Il ira même aller plus loin, il va dire qu'un enfant, le plus petit dans la société de son époque, puisqu'il ne représente rien, sera le plus grand dans le royaume de Dieu et que les adultes doivent leur ressembler. Mettre tout cela en pratique ne va pas se faire facilement. Ce sera même aller à l'encontre de l'éducation parentale donnée et reçue. Jésus annonce un évangile du renversement, où le premier sera le dernier, où le maître sera le serviteur, où les collecteurs d'impôts et les prostituées marcheront devant et précéderont les garants et les bien-pensants, où la maladie et l'infirmité ne seront plus synonymes de punition, mais deviendront des opportunités où la gloire de Dieu sera manifestée.

Il va donc falloir choisir. Et faire des choix, c'est renoncer, renoncer à des tas de possibles, brillants peut-être, et confortables. Renoncements parfois douloureux, non entre le bien et le mal, mais entre des choses également bonnes. Renoncer c'est aussi devenir autonomes, et devenir libre de ses choix. Tout en gardant les yeux fixés sur Jésus-Christ.

Mais voilà, regarder le Christ, c'est regarder à la croix. La croix, symbole de mort, mais aussi symbole de vie à la manière des croix arméniennes, des katchkars qui sont sans cesse entourées de rameaux qui rappellent la vie.

Mais voilà. Etre disciple, c'est aussi porter sa croix, la sienne.

Nous ne sommes pas très à l'aise avec cette image, qui nous rappelle la souffrance. Suivre Jésus, d'accord, mais, pas trop loin tout de même !

Pourtant, être disciple, c'est aussi porter cette croix. Notre croix, c'est notre pauvreté intérieure, ce sont nos faiblesses, tout ce que nous avons raté, loupé, manqué. Porter sa croix, c'est accepter notre pauvreté, notre faiblesse. Ce n'est pas de l'ordre de la conquête, de la performance.

Être disciple c'est apprendre à devenir libre, détaché de tout. Usant de tout comme n'en usant pas, dira l'apôtre Paul. (1Co 7/31)

Nous pensions pouvoir nous engager, et nous découvrons que suivre Jésus, c'est se recevoir comme disciple dans la pauvreté de notre impuissance, dans l'incapacité même de pouvoir le suivre par nous-mêmes

Et voilà que le texte se poursuit avec deux paraboles. Elles semblent bien négatives à première vue ! Qu'ajoutent-elles à ce qui précède ?

Elles renforcent l'idée de ne pas s'emballer, de s'arrêter, d'évaluer nos forces avec réalisme, prudence et sagesse devant un projet.

L'histoire du bâtisseur, c'est celle d'un architecte qui a conçu ses plans et qui présume de ses moyens pour la mise en œuvre. La sagesse l'invite à la prudence. Il vaut mieux calculer avant, qu'après ! Au risque de renoncer purement et simplement au projet... sinon il sera la risée de tous. Quant à la tour, elle n'est pas là pour rien, elle rappelle la Tour de Babel, elle illustre notre vieille

prétention à vouloir grimper jusqu'au ciel ! A être comme Dieu.

La sagesse nous invite donc aussi à réfléchir avant de construire ce monde, comme des apprentis sorciers qui ne se posent jamais de limites, en fonction de nos besoins immédiats, faisant fi de nos dérives égoïstes.

Renoncer à construire ? Non. Mais plutôt changer de cap, et construire autrement. Construire un monde plus humain, où le bien être de chacun sera pris en compte, en particulier celui des plus petits, des plus pauvres. Car c'est bien au partage que nous sommes appelés, qu'on le veuille ou non, pour rendre le monde tout simplement habitable.

Quant au roi qui veut faire la guerre à un plus fort que lui, il se montrerait sage de renoncer à son projet et de transformer sa guerre en paix. Certes, c'est un échec et c'est humiliant. Cela ne semble pas actuellement d'actualité. Ce sont plutôt les plus forts qui attaquent les plus faibles. Mais quand les plus faibles résistent plus longtemps que prévu, alors les plus forts deviennent contre toute attente les plus faibles et sont obligés de signer à l'armistice. Mais à quel prix....Alors, la vraie sagesse serait de ne pas entrer en guerre du tout. C'est renoncer à tout projet hégémonique, et nous savons que ce n'est pas la prérogative des dictateurs.

Alors d'un côté, nous avons une sorte de radicalité de Jésus, demandant qu'on renonce à tout, même à nous-mêmes pour le suivre, et qui nous presse de porter notre croix, et de l'autre, nous avons ces deux petites histoires qui nous invitent au contraire à peser le pour et le contre, avant de s'engager pour un projet, y compris celui de notre foi.

Deux positions apparemment contradictoires, mais qui ne le sont pas forcément.

Renoncer à soi-même, haïr son père et sa mère, c'est une manière choc pour faire réfléchir ceux qui voudraient suivre Jésus. On peut suivre quelqu'un que si on l'a rencontré. Et même, ce n'est pas si facile que ça. Le rencontrer, c'est rencontrer le Dieu de Jésus-Christ, et c'est accueillir une parole, sa Parole. C'est rencontrer une autre façon de regarder les hommes et les femmes, de notre entourage, de notre société, non seulement sur le plan spirituel, mais aussi sur le plan personnel, familial, filial, dans le travail et dans la société, en gardant à l'esprit que notre adhésion, d'une façon ou d'une autre, va nous « obliger » (qui n'a rien à voir avec la contrainte, mais plutôt avec le service) à considérer tout sous un nouvel angle, y compris dans toutes nos relations. A voir plus loin que notre petite sphère familiale parfois trop sécurisée.

C'est un appel à entrer dans un cheminement d'évolution. Car c'est le propre de la vie de ne pas être figée. Si d'aventure la Parole du Dieu de Jésus-Christ nous saisit, il faut nous attendre à de sérieux changements et le plus grand, c'est en nous-mêmes qu'il s'opère : nous avons à accepter, ou même mieux, à consentir à mourir à ce que nous étions hier, sans lui, pour ressusciter aujourd'hui, ou demain à ce que nous serons, avec lui.

Amen.